

*« Par une sombre route déserte, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir règne debout, je ne suis arrivé en ces terres-ci que nouvellement d'une extrême et vague Thulé, — d'un étrange et fatidique climat qui gît, sublime, hors de l'Espace, hors du Temps »*

*Edgar Allan Poe, Terre de songe, traduit par Mallarmé*

Entrer dans la peinture de Guillaume Toumanian et pénétrer dans l'obscurité nitescente. Le noir luit, non d'un classique clair-obscur mais d'un drap de songes acidulés de rais violacés et bleu cobalt. Au loin, les brumes orangées ceignent les horizons indécis, à nos pieds, les trous d'eau solitaires à l'étrange pâleur, clapotent, comme des soupirs. Entre les arbres noirs des forêts, parfois, une ombre surgit, courbée et anonyme. Aussi mystérieuses que cet autoportrait rougeoyant aux yeux aveugles et à la bouche mutique. Visage solitaire qui voyage peut-être au cœur de ces sous-bois ruisselant de jaune. Et soudain, le crépuscule de feu et l'aube d'émeraude inondent un éther qui, déjà chargé, transforme le paysage en vision spectrale. Notre regard s'y accroche, la matière picturale aussi. Lourde, mouvante, elle joue avec l'effet de flou, creuse et triture la toile, déchaîne par endroits des surgissements et des filaments de lumière. « Image acoustique » nous dit le peintre qui a été confronté au souffle de la peinture chinoise si bien décrit par François Cheng. L'obscurité, en pleine lueur, parlerait donc un langage secret. Sonorité qui danse, plus fluide, dans les encres sur papier de riz et laisse la matière s'écouler en méandres abstraits, territoires d'eau, de terre ou de ciel, scrutant les flaques de lumière sous-jacentes. La surface de la peinture est ici le cratère à demi-ensommeillé d'une activité souterraine bouillonnante, dont elle révèle, par touches subtiles, l'intensité. Celle-là même qui, il y a quelques années, dans des œuvres plus anciennes, se déployait avec véhémence, dans des séries de torsos et de corps au trait plus expressionniste. Intensité gestuelle, crépitante, qui fait son retour dans certains paysages récents et fleurte avec l'idée d'abstraction.

Pour arriver à cette intériorité de la matière, le peintre travaille longtemps ses toiles, les retouche souvent avant de les laisser reposer, jusqu'à l'apparition d'une patine qui laisse volontairement la peinture aux prises avec les mutations du temps. Ses grandes atmosphères se nimbent alors d'une profondeur aux accents symbolistes, au bord du bois hanté et du marais bruisant. Ainsi, Toumanian est toujours à la « lisière », sous la frêle « lueur », près des « lucioles » - si lumineuses et pourtant invisibles. Autant de termes qui titrent ses œuvres. L'artiste se tient au bord de l'abîme, vigie solitaire regardant

l'obscurité impénétrable. Cependant, si cette dernière semble majoritaire, elle ne gagne jamais. En cela la peinture de Toumanian n'a rien de tragique ou de romantique. Elle serait plutôt de l'ordre de la résistance et de la régénération.

Ses figures, autrefois étreintes de violence, ressurgissent aujourd'hui, plus calmes, silhouettes silencieuses sur des fonds unis, au coloris étrangement irréel, à l'instar de ces flashes mémoriels qui remontent du puits de nos mémoires. Présences qui ne sont finalement que des corps absents. Les paysages le sont aussi, car ils ne sont en aucun cas des peintures sur le motif. Ils sont les traces d'un imaginaire retranché qui auraient la capacité magique de réactiver des présences disparues, des oublis, des non-dits. La puissance de la représentation passe ici par un désir inconscient de repossession d'une image mentale, rêvée ou peut-être vécue. Ce chêne fort et puissant que Toumanian a peint à une époque avec obsession, n'est-il pas « ce bel oranger » aux côtés duquel il a grandi et qui raconte aussi l'histoire de ses ancêtres ? Sa force symbolise peut-être ce père qui ne parlait pas mais qui portait en lui l'histoire des grands-parents arméniens. Morceau d'histoire crucial, tu pendant des années jusqu'à ce qu'un jour la parole se libère. Toumanian fera le voyage en Arménie, plusieurs fois, au point de créer des ponts artistiques solides et d'avoir envie de partir sur les traces des peintres des Balkans. Ses nocturnes enferment aussi en elles, à leur manière, une ressouvenance des grands paysages tumultueux d'Aïvazovski et du chromatisme moderne de Martiros Sarian. Le geste de Toumanian donne toujours la primauté au ressenti émotionnel, justement parce qu'il entame le long chemin de la réactivation d'une image mémorielle, restée enfouie quelque part. Au creux d'une terre lointaine, mythique, comme évaporée.

Peintre des lueurs de la nuit, il recherche les chemins des étoiles mortes, dont on ne sait presque rien mais qui continuent d'illuminer les profondeurs de l'univers. Ses paysages sont le refuge de son intériorité, et de la nôtre, à qui sait regarder. Hétérotopies troubles qui ne se corrompent jamais dans le noir. Qui s'accrochent à « ce qui reste ».

Julie Chaizemartin

Le 6 septembre 2022